



Recherches et rédaction :
Michel HAINAUT et Philippe BOVY
Documents d'archives et photographies :
Jacques GUILMIN
Réalisation :
Laurence MONTENS D'OOSTERWYCK
Graphisme :
Angélique BOURGOIS
Impression :
Imprimerie communale d'Ixelles

Ce fascicule a été élaboré en collaboration avec :
LE CERCLE D'HISTOIRE LOCALE D'IXELLES asbl
Président : Gustave Fischer

Si vous souhaitez recevoir les premières promenades de la série ou vous inscrire pour les suivantes, vous pouvez:
- soit contacter le service de l'Information au 515.61.56 ou 515.61.91;
- soit venir chercher votre copie à la Maison communale.

Si vous vous intéressez au passé d'Ixelles, prenez contact avec le Cercle d'histoire locale au : 515.64.02 du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 16h



Yves de JONGHE d'ARDOYE,
Bourgmestre,
Député bruxellois

Marinette DE CLOEDT,
Échevin de la Culture,

Paul VAN GOSSUM,
Échevin de l'Information et des Relations avec le Citoyen

et les membres du Collège échevinal

vous proposent
une promenade:

À la découverte de l'histoire d'Ixelles (5)

Le quartier Tenbosch (1)

Cet itinéraire amènera le lecteur-promeneur à franchir l'avenue Louise, percée bruxelloise entre deux parties du territoire ixellois. Il parcourra les rues enclavées entre Bruxelles-Ville et Saint-Gilles. Entre 1875 et 1905, ce quartier a fait l'objet d'un aménagement concerté. Formé d'artères rectilignes, à l'architecture relativement homogène, ses demeures bourgeoises voisinent avec de nombreux garages, héritiers d'une longue tradition carrossière générée par la proximité de la Forêt de Soignes. La toponymie locale qui ne doit plus rien aux dénominations spontanées y a été établie, notamment en fonction d'une proposition du Conseiller communal Henri Marichal.

1 L'avenue Louise

Le développement du quartier Tenbosch, entre 1875 et 1905, est essentiellement lié à la création de l'avenue Louise qui eut lieu en deux étapes.

En 1843, la porte, d'aucuns préfèrent le mot place Louise, marque pour quelques années encore la limite entre ville et faubourg tandis que le goulet est percé sur des terrains appartenant aux sieurs Jourdan et De Joncker.

Durant les années suivantes, ces deux particuliers sollicitent la création d'une voie monumentale reliant la Porte Louise au Bois de la Cambre. Leur entreprise connaît d'abord le succès, soutenue par le roi Léopold II et la Ville de Bruxelles, mais est combattue par Ixelles dont le Conseil communal avance en 1847, non sans quelque bon sens, "qu'une avenue

régulière et montante ne saurait offrir aux promeneurs autant d'attraits que la route accidentée qui conduit de la Porte de Namur au Bois de la Cambre par les Étangs d'Ixelles, en longeant ce beau vallon qui fait l'admiration des étrangers".

On connaît la suite. Après les revers de Jourdan et De Joncker, la Ville de Bruxelles est amenée en 1856 à reprendre elle-même le projet. En 1861, dans la foulée, le ministre Frère-Orban propose l'incorporation à Bruxelles du site de l'artère projetée et du Bois de la Cambre, considérant que la Commune d'Ixelles sera suffisamment dédommée par la possibilité qui lui sera offerte de créer un quartier neuf aux abords de l'avenue. En avril 1864, les tribunaux font prévaloir cette solution et l'ave-

nue est bientôt tracée sous le nom d'avenue du Bois de la Cambre. Dès 1865, les travaux de nivellement sont effectués et la voie prend, peu après, le nom d'avenue Louise en l'honneur de la princesse Louise de Belgique (°1858-†1924), fille du roi Léopold II. Elle deviendra rapidement la promenade à la mode, au détriment de la vénérable Allée Verte.



Avenue Louise



Rond point Louise

2 La rue Defacqz

Cette voie, dont seuls les nos 5 à 59 et 26 à 28 se trouvent en territoire ixellois, fait partie du vaste plan de transformation du quartier compris entre la récente avenue Louise et les chaussées de Charleroi et de Waterloo, voté par le Conseil communal en 1863 et approuvé par Arrêté royal l'année suivante.

Elle porte le nom du juriste Eugène Defacqz, né à Ath en 1797 et mort à Ixelles en 1871. Il habitait à Tenbosch un château situé dans le prolongement de la rue Mercelis, au som-

met d'une éminence de terrain, arasée lors des opérations ultérieures de lotissement.

Membre du Congrès national au cours d'une carrière politique qui n'excéda pas une dizaine d'années, il fut avocat général, conseiller à la Cour de Cassation et président de cette même Cour. Il enseigna le droit coutumier à l'Université de Bruxelles de 1834 à 1839. Il siégea à l'Académie Royale de Belgique de 1866 à sa mort, il présida aussi aux destinées du Grand Orient de Belgique.

Son père, Louis, notaire à Ath, se signala durant l'occupation française, notamment à Jemappes en 1792, pour devenir par la suite commissaire du Directoire dans la ville où il avait sa charge.

La rue Defacqz compta nombre de riverains



célèbres, au premier rang desquels Odilon-Jean Périer (°1901-†1928), poète délicat, chantre de Bruxelles et de l'avenue Louise et petit-fils du général Thys à qui une rue est dédiée dans un autre quartier d'Ixelles. Il séjourna longtemps au n° 50 avant de s'installer avenue Louise en 1926. Citons quelques vers extraits du "Citadin" :

*Voici pour mon repos la
place Stéphanie
Votre haute fontaine ô
Porte de Namur
et les Jardins du Roi
pénétrés par l'azur*

Il anima le cercle littéraire "le Cénacle" à partir de 1918 et fonda avec ses amis Franz Hellens, Robert Mélot

du Dy (°1891-†1956) et Robert Goffin (°1898-†1984) la revue littéraire "le Disque Vert". Une fontaine rend hommage au poète avenue Louise dans le parterre des araucarias. Y sont gravés ces vers :

*Je t'offre un verre d'eau
glacée,
N'y touche pas distraite-
ment,
Il est le prix d'une pen-
sée sans ornement.*

L'avocat Alex Pasquier, qui occupa le n° 45, se distingua à la fois comme auteur d'ouvrages juridiques, essayiste et romancier. Il se consacra notamment à l'étude de l'œuvre d'Edmond Picard et de Maurice Maeterlinck. On lui doit plusieurs romans et, curieusement, un "Petit Prince, conte de fée pour grandes personnes", daté de 1919.

Trois figures politiques majeures habitèrent la rue Defacqz.

Paul Janson résida au n° 73 où une plaque rappelle son souvenir sur un immeuble érigé en lieu et place de son habitation. Personnalité marquante de la Chambre, il s'imposa comme le chef de file du libéralisme progressiste. Orateur puissant, il lutta pour le suffrage universel comme pour l'école gratuite et obligatoire. Il était le père de l'avocat et homme politique libéral Paul-Émile Janson, figure qui sera évoquée plus loin au cours de cette promenade.

Albert Devèze (°1881-†1959) habita, lui, le n° 48 de la rue. Longtemps député



Paul Janson

libéral de Bruxelles, sa qualité d'ancien combattant le fit désigner notamment comme ministre de la Défense nationale. En mai 1940, il fut consulté par le roi Léopold III, avec le ministre Joseph Pholien et le procureur général Raoul Hayoit de Termicourt, afin de préciser les termes de la capitulation.



N° 50 rue Defacqz



Couverture du disque vert



N° 48 : façade Art nouveau

Détails



Ixelles l'a honoré en raison de son passage au Conseil communal. Le square à la rencontre des avenues Adolphe Buyl et Armand Huysmans a été baptisé de son nom; son buste, œuvre de Marcel Rau (°1886-†1966), y figure.

Un autre riverain, Henri Rolin (°1891-†1973), homme politique socialiste et professeur à l'Université de Bruxelles, représenta plusieurs fois la Belgique à des conférences internationales. Délégué suppléant et conseiller juridique à la Société des Nations, il s'attacha à défendre la paix par le droit; il fut aussi président de la Cour européenne des Droits de l'Homme.



En plus de ces célébrités, l'artère qui nous occupe recèle trois fleurons de l'architecture Art nouveau, dus à Paul Hankar (°1859-†1901).

Élève et collaborateur d'Henri Beyaert (°1823-†1894), condisciple de Victor Horta entre 1882 et 1884 à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, Hankar conçut des façades qui séduisent par leur simplicité et leur rationalité, relevées souvent par la polychromie des matériaux employés accentuée parfois par

ses sgraffites. Sa formation de sculpteur-ornementaliste, complétée dans l'atelier de G. Hontstout à Saint-Josse-ten-Noode, l'a conduit à apporter tous ses soins à la décoration intérieure des immeubles conçus par lui, ainsi qu'à l'ameublement qu'il leur destinait.



N° 71 : détail de la façade Art Nouveau

N° 48 : détail de la façade



N° 71 : détails.

Paul Hankar dessina les plans de demeures particulières mais aussi de nombreuses maisons de commerce, susceptibles par définition d'être modifiées suivant les évolutions de la mode et du goût du public. Pour cette raison, les nos 71 (sa propre habitation), 50 (celle d'Odilon-Jean Périer puis de la famille Janssens) et 48 (maison d'Alfred Ciamberlani classée en 1983) constituent de précieux témoignages de son œuvre.

Alfred Ciamberlani (°1864-†1956), peintre symboliste fondateur avec Jean Delville (°1867-†1953) du cercle "Pour l'Art", se spécialisa dans la peinture murale et décora entre autres le Musée de Tervueren et l'hôtel communal de Saint-Gilles.

Alors que le quartier était déjà largement loti, subsista longtemps la plaine de Tenbosch, accessible par le côté droit de la rue Defacqz. Elle servit d'abord de terrain d'exercices à la Garde Civique.



Rodolphe-William Seeldrayers (°1876-†1955), sportif polyvalent de l'époque héroïque, fondateur et président de l'Union belge de Football et président du Comité olympique et interfédéral belge, y assista en 1893 à son premier match de football, joute dont l'apparente brutalité l'écoeura. Il revint heureusement sur cette opinion.

Un peu plus tard, vers 1906, le "Buffalo Bill Wild West" y déploya ses fastes colorés et exotiques. Sous la direction du maître de cérémonie William Cody, 200 cow-boys et Indiens, 175 animaux firent revivre à Tenbosch, à raison de deux représentations par jour, les combats épiques de la Conquête de l'Ouest...



La rue de Livourne

Cette rue figurait comme ses voisines dans le plan général d'alignement de 1864. Jusqu'en 1872, elle porta le nom de rue du Damhouder, titre

donné au responsable d'un noyau habité à proximité d'une digue. Cette appellation, comme d'autres toponymes du quartier, évoque une fonction

médiévale. Plus tard, on la baptisa rue de Livourne, comme ses voisines les rues de Florence et de Turin, future rue Paul-Émile Janson.

En 1892 subsistait encore un tronçon de l'ancien chemin vicinal du Beau Site qui unissait les rues de Livourne et Defacqz, dans le prolongement de cette dernière. L'échevin des Travaux de l'époque s'en émut en des termes qui ne sont pas sans rappeler la langue chère à Monsieur Beulemans: «*Messieurs, nous avons reçu une pétition de plusieurs propriétaires riverains du chemin vicinal n° 11, dit du Beau Site qui reste encore exister (sic)...*». Cela ne devait plus durer puisqu'en 1895, un Arrêté royal décréta la suppression de cet ultime vestige campagnard du quartier.

Au coin des rues de Livourne et de Florence se dresse l'ancien hôtel Otlet, classé par Arrêté royal en 1984, et construit par Octave Van Rysselberghe (°1855-†1927). Ce dernier, frère du peintre Théo Van Rysselberghe (°1862-†1926), conçut surtout de grands hôtels dans des cités balnéaires telles que Westende, Cherbourg ou Monte-Carlo. Le propriétaire Paul Otlet (°1868-†1944), qui laissa son nom au bâtiment, était sociologue et docteur en droit. Il jeta avec son ami Henri Lafontaine (°1854-†1943), parlementaire socialiste, vice-président du Sénat et prix Nobel de la Paix en 1913, les bases de la bibliologie moderne et fonda le Mundaneum, dont la Ville de Mons vient d'accueillir les collections encyclopédiques. Ce fut Henry Van de Velde (°1863-†1957) qui se chargea des vitraux



Hôtel Otlet, loggia côté rue de Livourne.

et de décoration intérieure de l'hôtel Otlet, terminé en 1900.

Van Rysselberghe a encore signé son habitation personnelle, sise, elle, au n° 83 de la rue de Livourne. Comme pour l'hôtel Otlet, l'architecte a évité la stylistique de l'Art nouveau et sa profusion décorative.

Léon Alexis Maxime baron Chazal occupa le n° 122 de la rue. Il était le fils du baron Pierre Chazal, lieutenant général et ministre de la Guerre de 1847 à 1850 et de 1859 à 1866. Cet exilé français s'était vu accorder en 1844



Hôtel Otlet, façade côté rue de Livourne.



Hôtel Otlet, façade côté rue de Florence



Hôtel Otlet, loggia côté rue de Florence.

par les Chambres belges la grande naturalisation pour services rendus lors de la Révolution de 1830. On se souvient de son duel avec le député anversois Delaet en 1865, qui l'amena devant la Cour de Cassation, seule habilitée à juger un ministre. Cette procédure, alors tout-à-fait exceptionnelle, semble connaître de nos jours une vogue inattendue. Le père du général, Jean-Pierre Chazal, député de la Convention, fut appelé, le dernier, à se prononcer sur le sort du roi Louis XVI et opta pour la mort avec sursis.

Le nom d'Alban Chambon (°1847-†1928) est aujourd'hui bien oublié. Pourtant, cet architecte-ornemaniste français fut associé à plus d'un projet urbanistique initié par le roi Léopold II. L'aménagement de plusieurs établissements de villégiature à

Ostende et à Spa notamment lui fut confié. On lui doit aussi les plans de l'Hôtel Métropole inauguré en 1894 et toute sa décoration intérieure, principal témoignage de son activité. Chambon, secondé par ses fils Gaston et Fernand, employa jusqu'à 200 ouvriers et artisans dans leurs ateliers des nos 128 et, plus tard, 158-160 de la rue.

En 1920, les constructeurs Schoofs et Cie, établis 114 rue de Livourne, lancèrent un curieux véhicule automobile à trois roues, baptisé "automobilette Torpille", sans doute en raison de sa forme pointue, due à ses deux places en tandem, mais ils ne rencontrèrent que peu de succès. À proximité, dans les années '30, la firme Pilette commercialisa au n° 96 la voiture Essex avant que les Établissements Beherman-Demoen,

encore présents dans le quartier, installent au même endroit une entreprise de location de voitures sans chauffeur. —————

4

La rue Veydt

Le sentier du "Veld Los" offrit son tracé à cette voie dédiée, après rectification, à l'avocat Maximilien, Jean, Joseph Veydt (°1823-†1873).

Professeur à l'Université de Bruxelles, échevin à Ixelles et député permanent de la Province de Brabant, il s'opposa avec vigueur à l'amputation du territoire d'Ixelles que constituait la percée de l'avenue Louise. Après sa mort, ses amis publièrent des morceaux choisis de son œuvre car il toucha aussi à la littérature. Il avait été avec Jules Bouillon en 1857 le fondateur de la première institution laïque pour jeunes filles, l'École des Pères de Famille de la chaussée de Wavre.

L'autorité communale envisagea durant l'année 1877 de prolonger la rue jusqu'à celle du Bailli mais ce projet

demeura sans suite. L'historien Frans Van Kalken situe l'emplacement de l'Arbre bénit au croisement Veydt-Defacqz, à l'endroit où le chemin du Beau Site, aujourd'hui disparu, recoupait le vénérable Kruisweg, autre chemin vicinal. Signalons que ces deux sentiers se croisaient une première fois, en-deçà de la future avenue Louise, au carrefour actuel des rues du Beau Site, de la Vanne et de la Longue Haie. Là aussi se dressait un tilleul, "faux" arbre

bénit que bien des esprits superstitieux n'hésitaient pas à parer des mêmes vertus curatives que le "vrai"... Sous le feuillage abondant de ce dernier, l'on étendait, après la pluie, des enfants fiévreux, afin que les gouttes d'eau bienfaisantes ruisselassent sur eux. Une petite chapelle votive avait été érigée au pied de l'arbre vénéré; elle fut démolie en 1807 et l'Arbre bénit lui-même abattu en 1865. D'aucuns le disaient vieux de six siècles environ.



L'Arbre bénit, Détail de la carte de De Wastier de 1812.

Arbre bénit (Gonthier)



Comme ses voisines, la rue Veydt s'ouvrit elle aussi à l'industrie automobile. Les Établissements Pilette, mentionnés précédemment, représentaient au n° 15 en 1930 les voitures Packard, avec une vitrine de prestige ouvrant sur l'avenue Louise. Plus tôt dans le siècle, en 1912, les sieurs Deschrijver et Blanchart étaient agents pour le Brabant de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre de Herstal, devenue la F.N. qui, à cet endroit, se conten-

tait de commercialiser des véhicules automobiles.

Fabrique Nationale
d'Armes de Guerre
 HERSTAL LEZ-LIÈGE

AUTOMOBILES de 10/14 — 16/20 — 30/40 — H.P.
 4 cylindres.

Motocyclettes, Bicyclettes,
-- Armes et Munitions --
 BREVETS BROWNING, ETC.

Agents Généraux pour le Brabant
MM. DESCHRYVER ET BLANCHART,
 15, Rue Veydt, BRUXELLES

5 La rue Faider

Cette rue, prolongée dès 1877 jusqu'à la rue du Bailli, porte le nom de l'éminent juriste Charles Faider (°1811-†1893).

Magistrat, membre et président de l'Académie Royale de Belgique, il fut ministre de la Justice dans le cabinet libéral d'Henri de Brouckère (°1801-†1891) et promoteur d'une loi sur la presse qui visait à tempérer les excès de celle-ci à l'endroit de Napoléon III. Plus prosaïquement, Victor Hugo, dans ses "Choses vues", rapporte que Faider hantait assidûment un estaminet de la rue de la Chancellerie, alors rue des Crombras, d'où on mandait l'avocat général en ces termes: "Allez le chercher chez Trinette !"...

C'est la proximité du domicile familial, rue de la Longue Haie, et

de la rue Faider qui inspira son nom d'artiste au cinéaste Jacques Feyder, né Frédérix (°1887-†1948). Le futur réalisateur de "La Kermesse héroïque", désireux d'abord de se consacrer au théâtre, dut se résoudre à quitter la maison paternelle avec l'interdiction d'user du nom de son géniteur dans l'exercice de son métier d'artiste. Il choisit pour pseudonyme le nom d'une rue voisine, assorti d'une légère déformation orthographique. Époux de Françoise Rosay, Jacques Feyder signa des films raffinés et sensibles comme "Le Grand Jeu" ou "Pension Mimosas" et se révéla un des précurseurs du réalisme poétique français.



Jacques Feyder

Les Établissements Bel Auto et Pilette (encore lui !) reliaient la rue Faider à la mouvance de la carrosserie et de l'industrie mécanique.

IL Y A QUELQUE CHOSE dans la nouvelle
WILLYS
 qui vous séduira car toute personne qui la voit éprouve l'enthousiasme à son aspect.

Une démonstration vous convaincra de ses aptitudes remarquables et de sa valeur économique.

BELAUTO SOCIÉTÉ ANONYME
 42, rue Faider, Bruxelles Tél. 37.29.24



N° 37 : détails

Un atelier de menuiserie équipé d'une machine à vapeur les y avait précédés depuis 1901, au grand dam des riverains. L'autorité communale, saisie, dut s'incliner devant l'avis surprenant de la Députation permanente du Brabant qui autorisa la poursuite de cette activité.

Le journaliste Jean Fosty (°1911-†1974) habita le n° 101 de la rue. Brièvement sénateur à la fin de sa vie, on retiendra surtout son action de résistant. Intégré dès 1940 au réseau Zéro, il supervisa à partir de 1942 l'action des groupements des deux Luxembourg et leur liaison avec l'organisation Zéro France. Il prit une part active à la libération de Paris.

L'architecte Albert Buissonnet a conçu l'habitation du n° 37. Cet édifice de style éclectique, daté de 1880, rassemble très harmonieusement des



N° 37 : panneau surplombant la fenêtre du première étage.

influences diverses, de l'échauguette médiévale au mariage de la brique rouge et de la pierre chère aux néo-renaissants. Précisons que les tenants de l'éclectisme considéraient cette voie comme une libération pour l'artiste par la combinaison des styles qu'elle impliquait. Le n° 86 donne accès au petit parc Faider: il s'agit en fait de l'intérieur d'un îlot bordé par les rues Faider, Paul-Émile Janson, de Livourne et du Bailli.

Le n° 83 présente une façade remarquable dans le style Art nouveau. Elle est l'œuvre d'Albert Roosenboom (°1871-†1943) et allie pierre, fer et brique émaillée. Classée par Arrêté royal en 1981, elle constitue une exception dans la carrière de cet architecte, également professeur à l'Académie d'Ixelles: il s'illustra davantage dans un style rocaille empreint de distinction.



N° 83 : détails de la façade Art Nouveau.



Cette artère, ouverte sous le nom de rue de la Tenderie, s'appela rue de Turin à partir de 1894 pour ne prendre sa dénomination actuelle qu'après la Seconde Guerre mondiale. On la prolongea en 1899. Son tracé se superpose partiellement jusqu'à la rue Faider à l'ancien chemin du Beau Site, déjà évoqué précédemment et parfois nommé Hooiweg à cet endroit.

Paul-Émile Janson (°1872-†1944), fils de l'homme politique libéral Paul Janson (°1840-



Hôtel Tassel : façade

†1913), occupa plusieurs domiciles à Ixelles dont il fréquentait d'ailleurs l'Athénée. Le 19 fut l'un d'eux.

Jeune avocat, il défendit avec son confrère et concitoyen Fernand Cocq les séides de l'inquiétant commissaire Courtois. Rappelons que ceux-ci, à l'instigation du commissaire félon, avaient assassiné de nuit, pour la voler, une rentière de la rue de l'Arbre béni.

L'année 1911 vit Paul-Émile Janson embrasser une cause plus prestigieuse, sinon plus aisée: la princesse Louise de Belgique (°1858-†1924) attaqua l'État belge à propos de la succession de son père feu le roi Léopold II dans laquelle elle s'estimait lésée. En cette délicate affaire, les défenseurs de la princesse surent faire prévaloir ses droits.

Janson siégea longtemps comme député et sénateur et détint plusieurs portefeuilles ministériels de 1920 à 1940, présidant même le cabinet de 1937 à 1938. Resté en France après la capitulation, il fut déporté par l'occupant et mourut dans un bain nazi.

Parmi plusieurs façades intéressantes de la rue, s'impose, au n° 6, celle de l'hôtel construit pour Émile Tassel, professeur à l'Université de Bruxelles. Achèvement en 1895, cet immeuble conçu par Victor Horta porte l'empreinte du maître jusque dans sa décoration. Il suscita d'emblée des réactions allant de la réprobation inconditionnelle à la curiosité ou à l'admiration... Lors de sa réalisation, l'architecte employa pour la première fois le métal comme structure

visible de l'habitation, les lignes de la décoration, fresques et ferronnerie, assurant la symbiose avec l'architecture. Horta signait là sa première réalisation Art nouveau, précédant les hôtels Solvay, Winssinger et sa propre maison-atelier de la rue Américaine. Le propriétaire du lieu décéda en 1920 et les occupants successifs ne maintinrent pas strictement l'intégrité des lieux. L'architecte Jean Delhaye acquit le bien en 1976, obtint la même année son classement et entreprit de le restaurer. Cette tâche fut menée à bien avec difficulté du fait que Victor Horta, ayant abandonné les conceptions Art nouveau après la Première Guerre mondiale, avait détruit la majeure partie des archives concernant cette période de son travail.

Hôtel Tassel : bow-window.



Hôtel Tassel : détail des fenêtres du fumoir.

Cette voie constitue en quelque sorte la colonne vertébrale de ce que l'on pourrait appeler le quartier des fonctions médiévales. Un bailli était un agent du Roi chargé d'affaires administratives et judiciaires dans les limites d'un bailliage.

Cette rue, ouverte à la même époque que ses voisines, débouche sur l'église de la Trinité bâtie ultérieurement et qui sera évoquée plus loin. Jusqu'à l'angle de la rue de Livourne, l'on se trouve en territoire bruxellois, ce qui explique la présence d'un commissariat de la Ville de Bruxelles à cet endroit.

Depuis sa création, cette voie a toujours connu une vocation commerciale et constitue, de ce point de vue, l'artère vitale du quartier. Ainsi, entre 1895 et 1910, y dénombrerait-on

la pâtisserie Nihoul, en provenance de la rue Neuve, la mercerie Deselle, le chausseur Bomhals, le tailleur Flasschoen. Le sieur Denis Pottier de la "Distillerie des Augustins", enseigne qui sera explicitée plus avant, y vendait au détail les spiritueux que les bourgeois cossus accompagnaient volontiers d'un cigare acheté chez Flémal-Prévot. Quant aux dames, elles préféreraient sans doute les friandises délicates provenant de la maison Gillardin.

Les professionnels de la traction chevaline et les amateurs de pratique équestre s'approvisionnaient en avoine et fourrages chez Vandermaelen cependant que les Établissements Wenmaekers, soucieux d'être associés à toutes les étapes d'une vie, louaient des

voitures de grande remise pour baptêmes, mariages et ... enterrements. Durant la Première Guerre mondiale s'ouvrit au n° 68 la salle "le Théâtre du Film", vouée au cinéma et à l'opérette, qui devint après 1920 le cinéma "Idéal" et, après 1945, le "Mogador" jusqu'à sa fermeture vers 1970.

En mai 1881, le banquier et philanthrope protestant Georges Brugmann (°1829-†1900) signa une convention avec un comité présidé par le baron Victor d'Huart visant à créer au carrefour des rues de la Culture (de nos jours la rue Franz Merjay) et du Haut-Pont une église placée sous le vocable de la Trinité, dogme admis à la fois par les catholiques et les protestants. On se contenta d'une modeste chapelle en briques recouverte de tuiles, instituée église paroissiale dès 1886.

En août 1891, le Conseil communal examina une demande du Conseil de fabrique de l'église qui proposait la construction d'un sanctuaire plus vaste, compte tenu de développement du quartier, axée sur la réédification à

Tenbosch de la façade de l'ancien temple des Augustins. Cet édifice avait été démoli pour ouvrir les boulevards du centre, à hauteur de la place de Brouckère. Aussitôt, le conseiller libéral Chomé, anticlérical intransigent, mit en garde certains de ses collègues susceptibles de se rallier à ce projet : *"On a toujours vu l'opinion publique blâmer avec énergie la conduite de ces libéraux ardents en période électorale, qui par ailleurs bâtissent des églises pour faire valoir leurs propriétés privées..."*. La proposition, soutenue par l'échevin Paul Janson, n'en fut pas moins acceptée au mois de novembre suivant, sous réserve de l'obtention de subsides de la Province et de l'État.

L'ancien temple des Augustins, construit entre 1610 et 1615 par Jacques Francart (°1583-†1651) en style baroque flamand sur le site de la place de Brouckère actuelle. Il avait connu les vicissitudes de la tourmente révolutionnaire de 1796 à 1802, abrité le culte catholique mais aussi luthérien en 1814, et calviniste pendant la période hollandaise. L'église avait servi d'ambulance au lende-



main de la bataille de Waterloo et Maria Malibran s'y était produite pour la dernière fois en Belgique le 10 avril 1836.

L'intérieur du bâtiment avait même été réaménagé pour en faire un bureau central des Postes en 1875. Celui-ci transféré dans ses nouveaux locaux de la Place de la Monnaie, la vénérable église gênait la percée des boulevards centraux à cet endroit, ce qui amena le Collège échevinal de la Ville de Bruxelles à

en décréter la démolition.

Heureusement, par l'entremise du ministre Auguste Beernaert (°1829-†1912), la paroisse de Tenbosch s'en vit offrir la façade, à charge pour elle d'assumer les frais de transport et de reconstruction. En juillet 1893, les premières pierres numérotées arrivèrent à destination et, lorsque la consécration eut lieu en 1895, seules quatre travées soutenaient la façade réédifiée du sanctuaire. Pour mener à bien la construction du transept et du chœur, la Commune refusa tout subside, en dépit des pétitions et manifestations des paroissiens. Cette situation ralentit l'aboutissement des travaux de parachèvement qui ne furent terminés qu'en 1908. L'église devint en

1933 le sanctuaire belge de l'Ordre souverain de Malte, dont deux vitraux armoriés illustrent la présence.

Le délai imposé entre les deux cycles de travaux se révéla désastreux pour la stabilité de l'édifice: une restauration fut entreprise en 1962, sans grand résultat puisque la partie achevée en 1908 continua à se dissocier de sa devancière.

Après maintes controverses, le bâtiment a été fermé au culte en 1997 pour des raisons de sécurité, par décision du bourgmestre d'Ixelles.

